

La turbulence des fluides L'amour entre deux eaux

Chantale Gingras et Georges Desmeules

Numéro 128, hiver 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55791ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gingras, C. & Desmeules, G. (2003). Compte rendu de [La turbulence des fluides : l'amour entre deux eaux]. *Québec français*, (128), 98–100.

Arthur H. | Piano solo



Autre album d'importance que celui d'Arthur H., bien connu au Québec pour ses spectacles ahurissants et surtout pour ses albums tous aussi intéressants les uns que les autres, si l'on pense à *Cool Jazz*, *Trouble-Fête*, ou celui sur lequel il s'amuse à délirer avec le Bachi-Bouzouk Band, *En chair et en os*. *Piano solo* reprend des pièces déjà enregistrées en version d'orchestre auxquelles s'ajoutent quatre nouvelles chansons. Sur ce disque, toutefois, Arthur H. s'accompagne au piano et se produit devant un public, d'une discrétion exemplaire, voire gênante, tant on ne sent pas la communication s'établir avec l'artiste. Mais Arthur H. ne semble pas dérangé par cet état de fait se donne à fond sur son piano et interprète ses meilleures pièces avec intensité bien que sur un ton intimiste : que ce soit « Cool Jazz », « Je rêve de toi » ou « La lune », pour n'en nommer que quelques-unes. Des dix-sept pièces que compte l'album, dix sont de lui tandis que les autres sont d'auteurs aussi différents que Serge Gainsbourg, George et Ira Gershwin, Brigitte Fontaine, Joan Schmitt et Piotr Barsony, mais elles tendent à créer un ensemble assez homogène où percent une douce folie et des personnages insolites. Bien entendu, ce disque comblera l'amateur d'Arthur H., mais je ne suis pas certain que celui qui ne connaît pas son répertoire, son monde singulier et sa voix particulière sera à la fois à l'aise et séduit à la première écoute. Toutefois, avec la vogue que connaît le « cool jazz », il y a fort à parier que *Piano solo* deviendra un disque de référence dans le genre, surtout en langue française.

Barsony | Barsony



Pourquoi ne pas rester dans la famille H., pour Higelin, et écouter le disque éponyme fraîchement sorti de la jeune demi-sœur d'Arthur, simplement intitulé *Barsony*. Nous sommes dans un tout autre univers musical où les rythmes techno-pop, rap, africain, reggae, créole, bal musette se chevauchent et s'inscrivent dans un travail sur le son et la musique tout à fait inédit. Dans ces douze chansons écrites et composées par Barsony domine une pensée sociale où la femme traite de ses préoccupations, de ses activités et de sa condition. Le ton est volontairement réaliste (« C'est ça le problème », « Magazine »), exploite des situations saugrenues, comme dans « Duo », qui raconte la relation d'une femme aveugle et d'un homme sourd-muet qui passent le plus clair de leur temps à se toucher, fait état des choix d'une jeunesse en mal de reconnaissance (« Le groupe », « Le brank qui braque des banques ») ou de la vieillesse menacée par la maladie (« Alzheimer »). On se laisse charmer par ce disque, presque entièrement écrit par son père Piotr Barsony, où une jeune fille s'assume entièrement et respire une joie de vivre qui échappe à la mièvrerie et à l'omniprésence de l'amour tout en traduisant sur scène une grande force de caractère.



LA TURBULENCE DES FLUIDES

Si smologue de profession, Alice Bradley (incarnée par une Pascale Bussièrès fidèle à elle-même), est dépêchée sur les lieux. C'est à regret qu'elle quitte le Japon cosmopolite où elle s'était réfugiée en espérant effacer tout souvenir de son village natal. De retour à Baie-Comeau après tant d'années, elle y retrouve Catherine (interprétée par la Française Julie Gayet), une ancienne copine de fac, et toutes deux s'attaquent à l'étude de ce phénomène qui est peut-être le signe avant-coureur d'un tremblement de terre, mais dont les effets semblent d'abord psychologiques. Dans ce qu'Alice considère comme un village de fous, les deux jeunes femmes découvrent des manifestations étonnantes, toutes apparemment conséquentes à l'arrêt de la marée.

L'intrigue basculera graduellement de l'étrange vers le fantastique lorsqu'elles découvriront que l'arrêt de la marée est

L'AMOUR ENTRE DEUX EAUX

Le débat immémorial entre science et foi trouve une illustration intéressante et fort originale dans le nouveau film de Manon Briand. *La turbulence des fluides* repose ainsi sur un mystère que des scientifiques rompus aux techniques modernes se révèlent incapables d'expliquer : la marée s'est arrêtée à Baie-Comeau et les habitants de l'endroit vivent dans un étrange climat d'attente.



PAR CHANTALE GINGRAS ET GEORGES DESMEULES

provoqué par le retour du corps de Marie Vandal, une psychologue qui s'était noyée après avoir été emportée par le ressac lors de l'amerrissage forcé d'un petit appareil. Les troubles qui se manifestent dans le village paraissent donc liés à la disparition de celle qui savait si bien calmer les angoisses individuelles et collectives. Que le séduisant Marc Vandal (interprété par l'excellent Jean-Nicolas Verreault), qui élève désormais seul leur fillette, une Chinoise adoptée, tombe dans l'œil d'Alice paraît inévitable. Mais les difficultés se multiplient, la première et non la moindre consistant pour Alice à dénicher le numéro de téléphone de Marc, qui semble vouloir mystérieusement lui échapper. On en vient vite à se douter que l'esprit de Marie Vandal est là qui veille sur son mari et sur le village. Un certain mysticisme plane dans l'air tandis que, paradoxalement, une religieuse défroquée devenue serveuse de nuit dans une gargote soigne les âmes à sa façon. Même si Geneviève Bujold étonne un peu dans ce contre-emploi, son jeu tout

en nuance et en subtilité nous fait regretter de ne pas l'avoir vue plus souvent à l'écran ces dernières années. L'ancienne sœur est une scientifique dans l'âme, qui veillait autrefois au fonctionnement du sismographe installé au couvent, et elle comprend la première que les crises de somnambulisme qui affectent la jeune Chinoise (Ji-Yan Séguin) coïncident avec les heures des marées, comme si l'enfant répondait aux ultimes appels de sa mère adoptive.

L'âme de l'amour et l'amour de l'âme

Si l'amie d'Alice définit les relations interpersonnelles en fonction de trois termes, *désir*, *désordre* et *danger*, et si Alice remarque qu'une odeur de sexe imprègne Baie-Comeau depuis que la marée s'est arrêtée, c'est qu'une atmosphère trouble règne effectivement dans la moiteur des jours et des nuits d'un mois de septembre hors du commun. En effet, les regards langoureux, les paroles ambiguës et suggestives, les gestes lascifs abondent, sans que les

choses n'aboutissent, jusqu'au moment où le corps de Marie est retrouvé, grâce à la science appliquée. Mais on ne peut s'empêcher de remarquer que la découverte repose sur la foi qu'ont les villageois en ce lien miraculeux entre la disparition de la jeune femme et la perte temporaire du pouvoir d'attraction de la lune sur les eaux du fleuve. Notons aussi que la découverte du corps succède de peu au moment où sa fillette se baptise elle-même à l'eau d'une fontaine, car elle n'en peut plus de se voir exclue des classes religieuses de son école.

L'inhumation de celle qui hantait les villageois libère alors les corps et les cœurs, et les passions se vivent enfin sans entrave. Mais tout n'est pas réglé et la mer voudra reprendre une victime en retour. À la lutte sans merci que se livrent science et foi succède ainsi une lutte beaucoup plus terrible et universelle entre amour et mort, et si la vie l'emporte, ce n'est peut-être que partie remise. En effet, un dense réseau symbolique traverse le film tout entier et lui donne une cohérence au second degré et souligne

J'ai immédiatement pensé à Pascale Bussières. [...] J'avais besoin d'une femme qui est capable, dans un seul regard, de glacer un homme et de l'embraser en même temps. Pascale a ce regard unique.

Extrait d'une entrevue accordée par Manon Briand à Serge Pallascio du magazine *Le Clap*, n° 105, 6 sept. au 31 oct. 2002.



que la turbulence des fluides ne cessera certes pas de sitôt.

Les thèmes de la mer et de la mort sont ainsi clairement exposés dès la première portion du film, qui se déroule au Japon, alors qu'Alice est comparée à un plat de sushi : après qu'on eut montré la manière dont les plats défilent sur un tapis roulant devant les clients d'un restaurant nippon, on la voit elle-même transportée sur le tapis d'un aéroport. Les gros plans épisodiques faits sur un aquarium, les mollusques retrouvés sur la plage et autopsiés par un médecin légiste joué par un Pierre Lebeau revêché et les fréquents passages des avions-citernes qui s'abreuvent à la mer et luttent tant bien que mal contre les incendies de forêt contribuent à installer un réseau de signes fort et cohérent.

Les liens entre l'enfant d'origine chinoise en mal d'identité et Alice se confirment encore plus lorsqu'on apprend que cette dernière a passé les premiers mois de son existence dans un incubateur, sort qui confirme son statut de déracinée. Si son métier la rend particulièrement sensible aux oscillations du sol, sa jeune alter ego se montre quant à elle tout particulièrement douée pour percevoir les moindres variations dans le mouvement de la mer. Cette parenté explique peut-être pourquoi Alice, tout comme l'enfant, bénéficie de la protection de Marie Vandal.

Science sans conscience

La turbulence des fluides place d'entrée de jeu science et religion dos à dos. Au centre, les villageois inconscients et insouciantes paraissent peut-être se contenter de jouer au golf sur la plage, mais ce n'est que pour oublier les tours que leur jouent leurs sens et les tourments qu'ils éprouvent, sans le secours de la psychologue disparue ou des religieuses mercantiles qui financent leur couvent en vendant des crucifix en chocolat et des balles de golf marquées au sceau de leur congrégation.

Sommée de livrer une réponse à l'énigme insoluble qu'on lui propose et qui échappe aux critères scientifiques auxquels elle se fie et se confie, Alice éprouve pour sa part une véritable crise de la foi à l'envers, perdant apparemment confiance en ses appareils. C'est pourquoi le sismographe « consacré » du couvent lui sert de viatique, pas tant pour obtenir des réponses précises, mais bien pour enfin s'ouvrir les yeux aux choses de l'âme. Tout comme ses collègues, elle paraît enfin accepter sans réticence la dimension mystérieuse de cette histoire. Toutefois, quand on y pense, la réalisatrice ménage une porte de sortie honorable à l'hypothèse scientifique en faisant intervenir un « providentiel » tremblement de terre, dont la marée absente aurait été le signe annonciateur, ce que s'empresse de confirmer les Japonais inquiets qui observaient le phénomène de leur laboratoire trop sophistiqué pour ne pas être un peu inquiétant.

En eaux troubles

Il serait difficile de passer outre l'importance de l'eau dans ce film... Non seulement est-elle le moteur de l'intrigue, mais elle connaît également une résonance chez les personnages. L'eau est partout : dans l'air moite que les personnages respirent, sur leur peau où la sueur ruisselle, et dans leur corps qui ne peut assouvir sa soif d'elle. Quand Alice aperçoit Marc Vandal pour la première fois, elle le dévore des yeux tandis qu'il se rafraîchit à l'abreuvoir. Le fait qu'il reparte ensuite à bord de son avion-citerne en vidant son réservoir d'eau sur la piste de l'aéroport lui confirme ce qu'elle avait déjà pressenti : Vandal est de la race des mauvais garçons (ce qui n'est pas pour lui déplaire). Le reste de leurs rencontres ne cessera d'être marqué par l'eau : quand il lui apporte le reste de ses bagages, elle lui offre de l'eau, faute de bière, quand ils s'apprentent à échanger un premier baiser, c'est aux abords d'une piscine dans laquelle ils n'osent se plonger, malgré la chaleur étouffante. Enfin, la mer

devient complice de leurs ébats quand ils s'abandonnent l'un à l'autre sur la plage vidée de ses marées. Il n'est pas innocent non plus qu'Alice ne sache pas nager ; on pressent dès lors qu'elle devra apprivoiser cet élément qui l'attire et la rebute à la fois. Quand l'eau l'attirera à elle, Alice pourra enfin se purger de ses démons intérieurs et renaître à la vie. En fait, Alice et la mer sont intimement liées puisque Alice elle-même n'a plus de marée. À la suite d'une blessure sentimentale, elle s'est asséchée, durcie et se refuse à laisser monter l'émotion en elle. C'est la turbulence de ses propres fluides qu'elle devra contrôler, analyser, acceptant de laisser son sang lui monter à la tête et son sexe retrouver le désir. Elle devra accepter de ne plus freiner ses séismes intérieurs...

Bref, *La turbulence des fluides* est un film riche à plusieurs égards. Son intrigue reposant sur un point de départ insolite, ses personnages troublés et sympathiques tout à la fois, évoluant dans un cadre que nous sommes peu habitués à voir au cinéma, et son ton qui allie réflexions métaphysiques et ironie font de ce film plus qu'un divertissement efficace, mais un objet esthétique à part entière.

Il n'y a peut-être en fait qu'une seule fausse note : la langue un peu trop châtiée dans laquelle s'expriment les personnages. Il est vrai que le film est une co-production franco-québécoise (Luc Besson est l'un des quatre producteurs qui ont soutenu le projet) et que, connaissant l'ouïe tatillonne des Français, on devine que Manon Briand n'a eu d'autre choix que d'imposer un certain carcan linguistique à ses comédiens. Mais comme l'histoire se déroule à Baie-Comeau, on était en droit de s'attendre à un peu plus de particularités sur le plan du langage. Ironiquement, seule Geneviève Bujold – qui a quitté le Québec il y a longtemps pour s'établir en Californie – présente un accent québécois vrai, non déraciné.

Merci au cinéma *Le Clap* pour sa précieuse collaboration.